

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

TABERNACLES



Au moment où j'écris ces lignes, soixante de nos enfants préparent leur examen de première communion. Ce n'est pas une petite tâche que celle de mettre dans ces intelligences les notions nécessaires à ce grand acte, d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement d'une étude passagère, il importe de donner la science qui devra servir durant la vie entière. Les connaissances religieuses s'approfondissent grâce aux instructions, il est rare que ce champ s'agrandisse. Aussi nos Frères s'appliquent-ils à cette œuvre importante entre toutes, et nos chapelains font-ils leurs efforts pour arriver à un résultat satisfaisant. N'est-ce pas du reste la plus grande charité que nous puissions faire à ces enfants ?

Il y a un an, je passais dans les classes pour interroger nos élèves. C'était un peu avant la fête de Noël. Il y avait donc trois mois que nous tâchions d'initier les nouveaux-venus aux premières vérités chrétiennes. J'en vois encore un, âgé de 11 ans, n'ayant pas communiqué, et pour cause. Son tour était venu de répondre, il se lève avec la tranquillité que seule la science consommée ou l'ignorance complète peuvent donner.— " Combien y a-t-il de Dieu ?..... La placidité du visage ne fit qu'augmenter, les yeux regardèrent dans le vague, comme pour saisir une idée depuis longtemps disparue, puis après un haussement d'épaules qui témoignait l'insuccès de ses recherches, il me regarda comme pour me dire que je n'avais rien à attendre de lui.—Il n'y a qu'un Dieu.—" Ah !? moitié exclamatif, moitié interrogatif, fut toute sa réponse.

— " Combien y a-t-il de personnes en Dieu " ?

La figure de mon examiné prit une expression encore plus vague, ses yeux se mirent de nouveau à poursuivre

une image lointaine et confuse, et comme la première fois, les deux épaules après s'être relevées retombèrent plus bas en signe d'impuissance et de fatigue.

“ Il y a trois personnes en Dieu—Oui ! avec un air de me dire “ Pas possible ! ” fut toute la réponse que j'obtins. Soyez sûr que l'enfant ne fut pas gêné par son ignorance, tout était nouveau pour lui dans cette science.

Vous comprenez aisément notre plaisir, quand après des semaines et des mois de persévérance et, disons-le sans fausse humilité, de patience, nous constatons que ces enfants autrefois si misérables, connaissent leur catéchisme, aiment ce Dieu dont ils soupçonnaient à peine l'existence, comptent les jours qui les séparent de leur Première Communion.

La rencontre de Jésus et de l'enfant est toujours pleine d'émotion ; ce cœur d'enfant est si heureux, le cœur de notre Dieu est si satisfait de se donner tout entier. La joie que N.-S. ressent n'est-elle pas plus grande quand l'âme qui le reçoit pour la première fois a couru le risque de lui échapper pour toujours, d'ignorer son amour divin, sa patience ineffable.

Tous les ans, cette fête est pour nous la récompense la plus douce pour nos fatigues de l'année. Depuis trois ans aussi, des bienfaiteurs généreux ont voulu participer à cette joie, l'augmenter même en adoptant chacun de nos premiers communiantes. Nous en avons soixante, cette année : je suis sûr que nous trouverons soixante cœurs généreux qui, en nous envoyant \$ 5.00, contribueront à habiller ces enfants pauvres. Nous leur donnerons le nom de leurs bienfaiteurs à la confirmation. Il est difficile de faire charité meilleure ; ornez ces tabernacles, préparez à N.-S. une demeure plus convenable, contribuez à augmenter la joie de ceux qui en ce jour oublieront leur pauvreté. Du reste, ne seront-ils pas les vrais riches, lorsqu'ils posséderont leur Dieu ; à leur tour ils donneront

avec abondance les trésors de grâces qu'ils auront puisés dans le cœur de Jésus.

A. NUNESVAIS,

Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.

LE MOUSSE



Un juge se rendant à son tribunal, voyageait par la diligence. Il avait choisi sa place, la meilleure à l'intérieur, pendant que le conducteur tempêtait à son aise, attendant des voyageurs retardataires. Enfin une pauvre femme apparut, courant à perdre haleine et tirant par le bras un garçonnet de dix à onze ans, dont les petites jambes avaient peine à la suivre.

Le conducteur fit brusquement entrer l'enfant dans la voiture. Une dernière fois, par la fenêtre, la mère trouva le moyen d'embrasser fiévreusement le petit voyageur en lui prodiguant les noms les plus tendres et les recommandations les plus passionnées

“ Sois bien sage, bien prudent, mon cher petit Jean, disait-elle en se tamponnant les yeux de son poing ; pense à ta mère surtout ! Et n'oublie pas mes recommandations ! Tiens, voici tout ce que je possède.—Et elle lui mettait un petit paquet dans la main.—Cela te servira pour le premier moment ; une fois rendu, tu prieras le commissaire de me donner de tes nouvelles... en souvenir de ton père. ”

La diligence s'ébranla avec un grand bruit de ferraille et se mit en route pendant que la voix de la bretonne, surmontant ce chaos de rumeurs, répétait encore :

“ N'oublie jamais ta mère qui a bien du chagrin... fais chaque jour ta prière... Et le commissaire... qu'il m'écrive surtout... ”

La pesante machine tourna l'angle de la place et s'enfonça dans la nuit.

Le juge, frileusement enfoui dans son encoignure, se demandait : “ Pourquoi diable faire voyager seul un

bambin si petit ? Et de quel commissaire veut-elle parler ? ”

C'était un brave homme que ce juge ; habitué, par devoir, à étouffer toutes les manifestations de sensibilité, il se rattrapait avec usure dans la vie privée, et tous les misérables de son entourage savaient combien il avait l'aumône prompte, le cœur facile à émouvoir.

Arrivé au premier relais, après une heure et demie de voyage, il sauta à terre, afin de détendre ses jambes engourdis par le froid de cette nuit de novembre

Machinalement, il regarda dans l'autre moitié de la voiture et aperçut Jean, dont le bon gros visage était comme violacé, et qui soufflait énergiquement dans ses doigts

Le juge ouvrit la portière. ;

— Tu grelottés, petiot, fit-il.

— Oh ! oui, M'sieu.

— Et jusqu'où vas-tu ?

— A Brest

— A Brest ! mais tu seras gelé avant d'arriver ! Allons, viens avec moi. Et empoignant le gamin, il le fit descendre et l'engouffra dans le coupé en disant au conducteur :

“ Je vous paierai le supplément. ”

Puis déroulant sa couverture, il en enveloppa paternellement les jambes du gamin, lui fit boire une bonne gorgée de vin vieux, et, au bout d'une demi-heure, lorsqu'il le vit réconforté et les yeux brillants :

“ Ainsi, tu vas à Brest, interrogea-t-il ?

— Oui, M'sieu.

— Quoi faire ?

— M'engager comme mousse.

— A ton âge ?

— J'ai onze ans !

— Et connais-tu quelqu'un, au moins, pour te piloter là-bas ?

— Non. Mais papa, qui était dans la flotte, est mort dans un naufrage. J'ai ses papiers que maman m'a donnés, et elle m'a dit qu'en les montrant au commissaire de la marine, il me prendrait en amitié et me trouverait un embarquement.

— Heu ! heu ! as-tu de l'argent pour vivre en arrivant ?

— J'ai... ça ! ” riposta l'enfant en montrant le paquet que la Bretonne lui avait donné et qu'il tenait dans ses petits doigts rouges.

Il développa le papier, dans lequel il y avait une pièce de 1 fr. et 14 sous en billon.

“ Trente-quatre sous ! ” additionna le juge, le cœur serré.

— C'est tout ce qu'il y avait à la maison ! Et ma pauvre maman n'aura pas de quoi déjeuner demain matin.

— Que fait-elle, ta mère ?

— Tout ce qu'on lui demande : des ménages, des courses, elle sert à la table... enfin, tout.

— Et tu l'aimes ?

— Si je l'aime ! exclama le pauvre petit, dont les yeux scintillèrent dans l'ombre... Oh ! oui, je l'aime bien, M'sieu !

— Bon, dors tranquille, mon ami, et ne t'inquiète de rien, je penserai à toi.

Jean suivit cette recommandation à la lettre, car il dormit comme un brave petit soldat jusqu'au soleil levé.

II

Arrivé à Brest, le juge descendit à l'hôtel et demanda une chambre à deux lits ; avec une sollicitude toute paternelle, il y installa son compagnon. Le lendemain, ses confrères du tribunal vinrent lui rendre leurs devoirs, et furent surpris de trouver chez lui un enfant du peuple, en blouse et en souliers ferrés.

“ Hé, mon ami, lui dit l'un d'eux, quel est ce gentil compagnon de voyage ? ”

— Une bonne action, à laquelle je désire vous associer Messieurs, reprit le juge en souriant.

Et en quelques mots, il mit ses visiteurs au courant de l'aventure.

Avant qu'il eût fini, toutes les mains s'étaient plongées dans les poches, et huit louis d'or s'alignaient sur la table.

Jean fut muni de tout ce qui lui était nécessaire, et il resta encore cinquante francs que l'on envoya à sa mère.

On n'eut pas de peine à trouver un capitaine qui voulut bien se charger de l'enfant, et le petit mousse s'embarqua.

Une douzaine d'années s'étaient écoulées. Dans cette même ville de Brest, ce même juge depuis trois jours présidait les assises. Une après-midi, pendant une suspension d'audience il se promenait en robe et en toque dans la salle des pas-perdus, quand soudain son attention fut attirée par les allures singulières d'un jeune homme qui tournait et retournait autour de lui, et dont les yeux ne le quittaient pas.

C'était un beau garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, le visage franc, l'œil clair, et le teint badigeonné de ce hâle doré que donne les baisers de la brise maritime. Il portait la veste bleue et la ceinture de laine rouge des marins du long cours, et tenait à la main son béret de laine qu'il pétrissait avec force.

Tout à coup, semblant prendre son courage à deux mains, il s'approcha du président, et d'une voix hésitante lui dit :

Monsieur n'êtes vous pas M. X.... ?

—Oui, mon ami.

—Ah ! Monsieur, exclama le marin, dont le visage s'illumina, qu'il y a longtemps que je vous attends..... et que je remercie Dieu de vous avoir enfin retrouvé :

—Mais vous devez faire erreur, car je ne vous connais pas.

—Oh ! que si ! répondit le jeune homme, dont la voix et les mains tremblaient. Regardez-moi.... Je suis Jean le petit mousse.... qui vous doit d'être bientôt capitaine Jean dont vous avez tiré la mère de la misère.... Jean qui n'a pas été un jour sans penser à son bienfaiteur et sans prier pour lui.... Jean qui est heureux, oh ! bien heureux de pouvoir enfin vous dire merci.

—Moi aussi, je suis heureux, mon ami, de voir que je vous avais si bien jugé et que vous étiez si digne du peu que j'ai fait pour vous.... Et si je puis encore vous être utile en quelque chose..... ”

Jean hésita, serrant à la broyer la main que le juge lui avait tendue, et soudain, pendant que deux grosses larmes coulaient sur sa peau brunie, il s'écria avec un sanglot.

“ Oh ! oui..... quelque chose que je n'ose pas vous dire.

—Dites ! dites, au contraire ! fit le juge.

—Eh bien ! je voudrais vous embrasser.... Ce serait ma croix d'honneur !”

Le juge ouvrit les bras, le marin s'y jeta, et ces deux nobles cœurs échangèrent de vrais pleurs d'hommes en même temps qu'un bon baiser !

VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

PENDANT LE SIÈGE

Lorsque la guerre avec l'Allemagne vint à éclater, le Patronage Sainte-Anne, comme toutes les œuvres de ce genre, fut fortement ébranlé. Les grands jeunes gens, modèles des autres par leurs bons exemples, furent appelés sous les drapeaux. Pour les plus jeunes, le travail se ralentit, et finit par cesser complètement. L'oisiveté, et tous les dangers qui lui font cortège, allaient fondre sur cette bonne jeunesse, préservée jusqu'alors, à force de soins et de sollicitude. Les privations les plus pénibles, par suite du siège, vinrent s'ajouter à la misère ordinaire de ce malheureux peuple des faubourgs. Les funestes habitudes, prises à la garde des remparts, vont achever de le démoraliser. Les trente sous du garde national arrivent bien rarement intacts à la ménagère, pour pourvoir à la subsistance de la famille, qui n'a plus d'autres ressources. En présence de cette accumulation de maux, le courage et la charité du Père Planchat ne défont pas. Rien ne l'épouvante. Il a confiance que Dieu aura pitié de ce peuple, et que tant d'épreuves faciliteront son retour vers lui. Il a enfin obtenu de ses supérieurs de fixer sa résidence à Charonne. Il pourra donc, maintenant, disposer de tout son temps, et se vouer tout entier au soulagement des misères qui l'environnent. Dans ce Paris déserté, investi, ruiné, affamé, il trouve moyen, en quelques mois, de résoudre plus de 23.000 fr. d'aumônes. Tandis qu'à prix d'argent, on ne pourra se procurer nulle part une alimentation

suffisante, il tient table ouverte à Sainte-Anne, et nourrit, pour ainsi dire, tout ceux qui s'y présentent. Une grande partie des enfants du Patronage y vont prendre leurs repas. Il secourt aussi leurs familles. Il ne se contente pas de soulager les misères qui viennent le solliciter, il va au-devant d'elles, et multiplie encore ses visites. Il parcourt les rues tortueuses, les passages ignorés; et au fond des masures les plus misérables, va découvrir les misères morales et physiques, vraiment incroyables, qui sy réfugient. Il ne s'inquiète pas du redoublement de haine contre le clergé, qui va grandissant et éclate partout soit dans les familles populaires, soit dans les réunions publiques. De même, il entreprend de multiplier les assistances aux pauvres. Dans un temps où les ressources manquent à toutes les œuvres et à tout le monde, il donne un nouvel essor à son zèle apostolique. La chapelle de Sainte-Anne est transformée en mission permanente. Il court chercher par les rues, les enfants, les ouvriers, les mobiles, et les convoque à des messes, à des communions et à des instructions quotidiennes. A moins de prêcher sur les places publiques, le Père Planchat n'a négligé aucun des moyens, employés par les saints, pour convertir les âmes. Sans penser même aux obstacles, ni essayer de les tourner, bravant tout respect humain et tout danger, ne voyant que les âmes, ne cherchant que la gloire de Dieu, il appelle à Sainte-Anne amis et ennemis. Et pour venir à bout de ces labeurs presque surhumains, il s'associe quatorze prêtres, qu'il initie à tous les secrets de son étrange ministère s'oubliant, se sacrifiant, et s'effaçant toujours devant eux ! Aussi Dieu a-t-il béni ce zèle si pur, ce dévouement si généreux, par des grâces qui touchent au miracle. Tandis que toutes les œuvres analogues à la sienne, souffraient et périssaient quoique dans des conditions beaucoup plus favorables, la maison Sainte-Anne, pendant le siège et pendant la Commune, a maintenu le chiffre de ses membres assidus égal à celui des époques les plus prospères.

Elle est ouverte tous les jours, comme le dimanche, et depuis le commencement de la guerre, elle préserve de l'oisiveté et du vagabondage de la rue, cent trente à cent cinquante enfants et jeunes gens, qu'elle nourrit chaque jour.

Il n'y a pas de matinée où l'on ne compte, au moins six

communions d'enfants du Patronage, sans parler de celles des parents, la plupart retardataires.

Mobiles et gardes nationaux parviennent à se faire dispenser de leur service, pour assister en bon nombre aux messes de la chapelle Sainte-Anne, dans les jours de la semaine.

Le catéchisme de la première communion augmente en nombre, au lieu de décroître. Cent vingt-cinq premières communions ont eu lieu le 25 décembre 1870, et dans le nombre des communicants, on compte quatre personnes de quarante à cinquante ans, quinze de quatorze à vingt ans. La retraite préparatoire, y compris les renouvelants, a réuni chaque jour cent soixante-dix personnes.

Mais rien de ce que nous avons dit jusqu'ici, ne saurait être comparé à ce qu'il a fait en faveur des mobiles de la province. On a conservé les notes qu'il envoyait aux divers Comités catholiques de secours, à l'appui de ses demandes de subsides. Elles contiennent les détails les plus intéressants sur cette œuvre improvisée. Des régiments entiers de mobiles appartenant la plupart aux meilleures parties de la Bretagne, campaient sur les boulevards, dans des baraques en planches, où ils ne pouvaient guère séjourner que la nuit. Le jour, entre les exercices, ils erraient désœuvrés, ou stationnaient dans les cabarets, exposés aux plus graves dangers. Offrir à ces braves enfants l'asile tutélaire de Sainte-Anne, les attirer dans sa chapelle, et les engager à user de son ministère, durant les courts instants de repos qui leur sont accordés avant d'aller au feu, enflamma bien vite le zèle du Père Planchat. Autorisé par ses supérieurs, il se met aussitôt en relation avec les chefs de corps, et obtient facilement leur permission. Maison, jardin, gymnase et chapelle sont mis à la disposition des nombreux régiments qui se succèdent pendant le siège, dans les baraquements de Charonne et de la Bastille. Les réunions commencent le 28 septembre. Au 18 octobre, quatre mille pauvres mobiles avaient déjà trouvé à Sainte-Anne, un asile contre les dangers de toutes sortes et les consolations que ces cœurs fortement chrétiens avaient été heureux de trouver dans le dévouement du saint prêtre. Plus de trois mille confessions, plus de deux mille six cents communions ont eu lieu à Sainte-Anne pendant le siège, sans parler des messes militaires

que le Père Planchat avait organisées à l'église de Charonne, d'accord avec l'excellent clergé de cette paroisse. Qu'on juge de l'étonnement de la population de ces quartiers, en voyant défiler le dimanche, se rendant à l'église, par masses inégales, six cents à huit cents mobiles bretons à la fois, avec leurs chefs en tête.

Le 19 octobre, 350 mobiles assistent à la réunion dans la chapelle, après laquelle les prêtres, venus en aide au Père Planchat, entendent cent confessions.

Le 29 octobre, cinq communions, cinquante-cinq confessions. A la réunion assistent 700 hommes des mobiles de l'Aube.

Le 25 octobre, au service pour le comte de Dampierre, 800 mobiles sont présents, avec tout l'état-major.

Le mouvement des troupes, nécessité par la défense, envoie les mobiles hors Paris. Les réunions cessent donc vers la fin d'octobre, et reprennent à la fin de novembre, avec les bataillons de Saône-et-Loire, pour cesser définitivement avec la grande sortie du 30, à Champigny.

Quelles que fussent la foi et la bonne volonté de ces jeunes soldats, si récemment enlevés à la calme existence du village et du foyer de famille, elles ne suffisent pas pour expliquer un mouvement religieux si prononcé. Il est évident qu'il est dû, en grande partie, au zèle entraînant du Père Planchat. Muni d'un laissez-passer des commandants, il parcourait deux fois par jours les baraques. Le matin, pendant l'exercice, il emmenait avec lui pour les réchauffer et les reconforter, les soldats indisposés qui n'avaient pu suivre les autres. Le Patronage devenait leur asile de convalescence, comme une petite ambulance maternelle improvisée, où le pauvre soldat passait trois ou quatre jours de repos, qui lui épargnaient souvent une grosse maladie. Quant aux simple hobos, rhumes, maux de dents, etc., on les gardait seulement pendant un jour au chauffoir, qui n'était autre que la chambre du charitable prêtre. La seconde visite aux baraques se faisait dans l'après-midi, aux bien portants. A ceux-là, le Père Planchat offrait l'appât des salles de jeu du Patronage, et d'un verre de bière de bienvenue. Ceux-ci ne résistaient pas plus que les autres ; et, par trois cents à la fois, se mettaient à la suite du Père Planchat jusqu'à la rue des Bois. Des salles de jeux, on passait à la chapelle. A

chacun, on faisait don d'un *Manuel* de soldat (il en a distribué près de quatre mille). On chantait des cantiques. On entendait un petit sermon, et ensuite, se confessait qui voulait, et en si grand nombre, que c'est par milliers qu'il faut compter les confessions entendues. Les premiers venus faisaient la propagande auprès des autres, et le lendemain la réunion était doublée.

(A suivre.)

LUDOVIC

(Suite et Fin.)

Ludovic arrivait avec celui que sa femme et sa fille appelaient le bourreau. Les deux femmes s'enfuirent par un mouvement involontaire. Ludovic appela : Anna, Anna, Anna !

La colère arrivait.

Anna parut.

— Où est Mirro ? dit Ludovic.

Pas de réponse.

— Tu n'entends pas ! Où est Mirro ?

Anna, sans répondre, se jeta au cou de sa mère, en pleurant. Depuis la veille, les deux femmes avaient deviné sans oser le dire. Il y a des paroles qu'on ne peut pas prononcer. Elles n'avaient pas osé dire : Mirro va être vendu ! Mirro, le seul fidèle, Mirro, l'unique ami ! Mirro qui quelquefois ramenait encore le sourire dans la maison désolée. Ne sachant plus si elles étaient seules, ayant tout oublié jusqu'à leur résignation ordinaire, les deux femmes se jetèrent, devant l'étranger, aux pieds de Ludovic. Quant à Mirro, comme s'il eût compris, il s'était réfugié à la cuisine. Ludovic, d'un geste brusque, écarta et sépara les deux femmes qui pleuraient à terre, et appela : Mirro !

Le chien grogna, et ne vint pas.

— Ah ! tu ne veux pas, vilaine bête : Je saurai te trouver peut-être. Et prenant le fouet des mains de l'acheteur il se dirigea vers la cuisine d'où venait le grondement. — Ici, Mirro ! — Mirro grogna profondément.

— Anna, dit Ludovic, appelle Mirro.

Anna pleurait à ne plus pouvoir parler. L'ordre d'appeler Mirro pour le trahir et le vendre lui fit éclater le cœur. Elle se tordait dans les sanglots.

— M'as-tu entendu ? dit Ludovic.

— Mirro ! dit Anna d'une voix étranglée.

Mirro accourut d'un air inquiet, lécha les mains à sa maîtresse pour la consoler, et son pauvre langage avait l'air d'un sanglot.

— Mirro, dit Anna, il faut nous séparer.

Mirro fit entendre un gémissement.

Ludovic se disposa à le prendre pour le remettre entre les mains de l'acheteur. L'animal se coucha à terre et s'accrocha au plancher.

Ludovic embarrassé regardait l'acheteur. Un mouvement que fit celui-ci permit d'entendre dans sa poche un bruit de monnaie ; les yeux de Ludovic brillèrent et le demi-attendrissement qu'il venait d'avoir devant l'animal couché disparut.

Il prit le chien par le cou, comme pour le soulever, mais l'animal se fit lourd. Il refusa d'être emporté.

— Maman, dit Anna, fais tes adieux à Mirro ; et allons-nous-en. Je ne veux pas que tu voies le dernier moment. Amélie, étouffant de sanglots, s'appuyait sur sa fille ! Elle s'approcha du chien, l'embrassa, et lui dit :

— Adieu, Mirro ! dans tous nos jours mauvais, tu nous as été fidèle. Seul tu nous as aimées. Seul tu nous as caressées. Tu sais bien que c'est malgré moi que je te quitte. Seras-tu heureux là-bas ? Auras-tu seulement à manger ? Penserai-je à nous ? Monsieur, dit-elle, contenant son horreur, et parlant à l'acheteur sans le regarder, soyez bon pour Mirro ! Et elle tenait toujours la tête du chien dans ses mains et sous ses baisers.

— Viens, manian, dit Anna, sortons. Et la jeune fille entraîna sa mère qui se laissait faire sans savoir où elle était. Comme elles passaient la porte, le chien s'élança pour les suivre. Ludovic ferma la porte brusquement.

L'avare, l'acheteur et le chien restèrent en présence ; mais le chien, qui, devant les deux femmes, n'avait été que tendre et caressant, changea de physionomie devant les deux hommes. Sa douceur le quitta avec ses deux

maîtresses, et il toisa les deux individus avec un regard plein de colère.

Il fallait pourtant le prendre, l'enchaîner, l'entraîner. Mais, entre les deux hommes, c'était à qui ne l'approcherait pas. Mirro reconnaissait bien Anna et Amélie pour ses maîtresses ; il ne reconnaissait pas Ludovic pour son maître. L'avare n'était pour lui qu'un ennemi.

L'acheteur s'avança. — Le chien grogna.

L'acheteur s'avança. — Le chien montra ses crocs.

L'acheteur s'avança. — Le poil de Mirro se dressa.

L'acheteur s'avança : Mirro devint si effrayant, que l'acheteur recula. — Jamais je n'ai vu pareille chose, dit-il : je repasserai demain. Et il sortit avec la rapidité d'un homme qui a peur et qui ne reviendra pas. A peine la porte était-elle fermée sur lui qu'il se passa une chose épouvantable. Ludovic leva le fouet sur le chien, pour le punir ; le chien lui sauta à la gorge ; l'homme jeta un cri rauque ; le chien ne lâchait pas. Ses yeux jaunes si caressants avaient pris une expression effroyable, et il mordait et il étranglait. L'œil en feu, le poil hérissé, il avait l'air incrusté dans celui qu'il égorgait. L'homme et la bête avaient l'air de ne plus faire qu'un. Les yeux démesurément ouverts, ne clignaient plus. La gorge dévorée rendait des sons étranges qui allaient en s'affaiblissant. Les efforts de Ludovic exaspéraient la fureur du chien. Le râle de l'homme faiblissait, et le chien ne lâchait pas. Les dernières convulsions tordaient le misérable et le chien ne lâchait pas ; un cri voulut sortir de sa gorge serrée. " Ah ! mon Dieu ! "

Et ses cheveux se dressèrent ! Dieu ! Voilà le mot ! Il le reconnaissait ! Le mot ! le mot ! le mot ! le mot ! Et il n'était plus temps ! Le mot cherché avec toute la fureur du désespoir brûlant, toute la patience du désespoir suprême, morne et muet, le mot cherché à travers les conversations, les livres et les dictionnaires ! Le mot pour lequel il s'était suspendu, haletant, aux lèvres de quiconque prononçait un mot ! Le mot ! voilà le mot et Mirro ne lâchait pas !

Et cette fois-ci Ludovic reconnaissait le mot, parce que le mot avait repris dans ce moment-là un sens pour lui. L'approche de la mort lui avait rendu un son, un sens ; l'approche de la mort avait jeté sur lui une lumière, Ludovic se souvint de l'avoir prononcé dans son désespoir,

et de ne pas l'avoir reconnu ; le mot, c'était le mot ! Et maintenant il le reconnaissait, et Mirro ne lâchait pas !

Pendant ce temps les deux femmes parcouraient les rues sans parler, cachant leurs larmes sous leurs voiles. Il y a des circonstances dans la vie qui peuvent donner à un chien des proportions gigantesques. Le dernier ami, quel qu'il soit, devient une créature d'une espèce à part. Au bout de deux heures, épuisées, mais ne sentant pas la fatigue, elles se trouvèrent devant leur porte et hésitèrent à rentrer. Revoir la maison où Mirro les avait aidées à supporter la vie, appeler Mirro et ne pas recevoir la réponse, se lever le matin, se coucher le soir, et ne voir personne, ne sentir que la tristesse, et ne plus même apercevoir Mirro, Mirro remuant la queue !

Enfin elles entrèrent.

Mirro courut à elles, l'air doux, le corps mou et flexible, plein de tendresse, plein de caresses et il les léchait, et il les baisait, et il les dévorait, et il avait l'air de leur dire : Maintenant nous sommes libres, soyez heureuses !

Et à l'autre extrémité de la chambre, il y avait un cadavre tordu, les yeux sanglants à peu près sortis de la tête, les bras et les jambes qui, déjà, dans la mort, semblaient encore dans la convulsion, une bouche crispée, un front livide : la dureté était encore là. Il avait l'air de maudire. Le cadavre semblait déjà vieux en tant que cadavre, et la pourriture, semblable à un avare qui voit enfin rentrer son argent, avait l'air de lui dire : --Je suis pressée, embrassons-nous ! Il y a longtemps que je t'attendais !

ERNEST HELLO.





Jeanne d'Arc, à Domrémy. Statue de M. ANDRÉ ALLARD.

JEANNE D'ARC



Le mois de mai ramène l'anniversaire de la délivrance d'Orléans. La Pucelle et son épopée ont inspiré la plupart des poètes. La pauvre bergère a poursuivi ses merveilles même après sa mort, car tous ceux qui l'ont célébrée ont su trouver des accents toujours émus alors que parfois le vers n'obéissait pas complètement à la pensée.— Elle a continué sa mission pacificatrice, et autour de son nom toutes les dissensions semblent disparaître. Seul le malheureux Voltaire a osé l'insulter, mais il y a des insultes qui honorent et celles de Voltaire sont du nombre.

L'année dernière, Clovis Hugues, dont les idées antireligieuses sont bien connues, faisait paraître la première partie de son poème sur *Jehanne Darc*. Pour chanter "*La patronne des envahis*" comme l'appelle P. Déroulède, il a retrouvé une langue pleine de simplicité et de fraîcheur :

Tout son doux être avait grâce légère,
Bien qu'elle fût, en son heureux été,
Robuste, grande et rose de santé.
Tels que feuillage épars au tronc du saule,
Ses noirs cheveux, dénoués sur l'épaule,
Lui descendaient jusque vers les talons ;
Ses yeux brillaient sous les cils fins et longs,
Comme baignés d'une larme d'étoile ;
Son front pensif, rebelle aux plis du voile,
Sembiait sculpté dans un marbre vivant ;
Ses pieds couraient, plus vite que le vent,
Devers les pics où seules vont les chèvres,
Le mois de mai lui fleurissait aux lèvres,
Ses dents riaient comme l'eau dans les prés ;
Sa joue était pareille aux fruits dorés,
Le soleil roux l'ayant un peu poudrée.

Le morceau suivant mérite aussi d'être cité :

COMMENT JEHANNE REVOIT SON PÈRE ET SON ONCLE

Le père Darc, ayant ouï nouvelle
Du roi de France et de sa fille belle,
Était parti, longeant plaines et bois,
Avec son vieux bâton d'érable aux doigts,

Durant-Laxart, du seuil de sa demeure :

—Où t'en vas-tu, Jacques, de tant bonne heure ?

—Je vais à Reims où notre sainte enfant
Fera sacrer le dauphin triomphant.

—Je t'y suivrai, sur ma parole franche.

Lors, ayant mis sa biau de du dimanche,
Le coeur battant et le gousset nanti,
Le tant brave oncle était aussi parti ;
Et voici que, perdus dans l'assemblée,
Ils ont pu voir, sous la bannière ailée,
Leur Jehannette à côté du dauphin.

Seuls maintenant, ils reposent enfin
Sur un lit dur, dans une pauvre auberge,
Non sans avoir fait prière à la Vierge
De bien veiller sur l'enfant au grand coeur.
Pierre et Jehan accourent l'air vainqueur,
Comme au festin accourt joyeux convive :

—Jehanne est là, père, la socur arrive !

Elle entre ainsi qu'un grand papillon blanc ;
Et sanglotant, se lamentant, roulant
Ses bras au cou des bons êtres qu'elle aime :

—Père, j'attends votre pardon suprême !
Messire Dieu fait ce qu'il veut de nous.
Quand je quittai notre foyer si doux,
Nos agnelets et ma blanche houlette,
C'est que j'avais peine lourde et secrète,
L'ange envolé dans les hêtres feuillus
Voulant toujours, lorsque je n'osais plus.
Et je vous suis cependant fille bonne.

Le père a dit :

—Enfant je te pardonne !

Et, la prenant sur ses genoux, les yeux
Dans ses yeux doux comme une étoile aux cieus,
Tout souriant, l'air d'un heureux bonhomme,
La caressant, la berçant quasi, comme
Quand elle était une enfançonne encor,
Jouant avec la huque aux franges d'or,
Tout à l'entour de la hanche qui plie :

—Par tous les saints, que te voilà jolie
Sous ce capel si fol et tant charmant !
Mais tu n'as donc effroi de rien, vraiment ?
Car tu ne crains ni lance ni bombarde.

L'oncle répond pour elle :

—Dieu la garde

L'aurais-je, moi, menée à Vaucouleurs,
Au mois de mai, lorsque naissent les fleurs,
Si j'avais su que les lames cruelles
La faucheraient un jour comme une d'elles ?
Le père a dit sur un ton doux et lent :

—Tu m'auras fait, quand je serai tout blanc,
Une vieillesse entre toute sacrée ;
Le nid sauvé, la France délivrée,
Cela sera comme un soleil sur nous,
Et je devrais tomber à tes genoux.

—Ne parlez point ainsi, mon tendre père !

—Songer, alas ! qu'en un temps moins prospère
J'ai quelquefois été pour toi bourru !
Mais aussi bien quel paucot aurait cru ?
Ores je sens tout mon vieux coeur se fendre.

—Ne parlez point ainsi, mon père tendre !

—Da ! c'est que moi, pauvret ' je n'avais point
Vu saint Michel voler le glaive au poing,
Ni dans les bois ces petits anges
Mêler leur chant à celui des mésanges.
Dieu m'a pourtant béni ; car nous allons
Revenir tous en nos calmes vallons,
Dans la bonté du ciel et de l'aurore.

—Vous, père ; moi, peut-être pas encore.

La laine veut sortir et le sang bout,
Tant qu'un damné félon reste debout.
Or, j'ai dicté lettre au duc de Bourgogne,
L'admonestant et lui faisant vergogne. . .

L'oncle se lève, il est tout rayonnant :

—C'est qu'elle écrit aux princes, maintenant

Le père alors, la prunelle étoilée,
Comme s'il fût au seuil du paradis :

—Mais où vas-tu chercher ce que tu dis ?

Çà ! t'en viens-tu, Jehanne ?

— Que nenni !

Je voudrais bien, sous notre toit béni,
Filer la laine à côté de ma mère ;
Je voudrais bien muer ma peine amère
En songerie au milieu des hallfers
Et revoir la Fontaine-aux-groseillers ;
Mais c'est ailleurs que sire Dieu m'appelle.
—Et vous, les fils ?

—Nous restons avec elle :

Car le péril n'est point encore passé.
On s'est alors tendrement embrassé :

—Revenez-nous avant que je ne meure !

Et tandis que le père songe et pleure,
Jehanne, Pierre et Jehan sont partis.

Ah ! que le nid est noir, sans les petits !

CLOVIS HUGUES.

M. J.-B. THIBAudeau

Les pauvres de Québec viennent de perdre un de leurs meilleurs amis, disons-le à la gloire de celui qui disparaît, un de leurs serviteurs les plus dévoués. M. J. B. Thibaudau aimait les pauvres ; il était facile de s'en convaincre en l'entendant plaider leur cause : " Quelle grande grâce le bon Dieu nous a accordée, en nous donnant l'amour des pauvres " me disait-il un jour. Depuis longtemps il faisait partie des Conférences de St Vincent de Paul. Président d'une des Conférences de St Roch, il avait su communiquer à ses confrères son ardeur pour le bien, son dévouement à défendre les intérêts des pauvres. Peu de Conférences présentaient autant d'intérêt, accusaient une vie plus intense. Il nous a été donné de le voir à l'œuvre : invité à dire quelques mots d'édification, nous avons rapporté l'admiration la plus grande pour cet homme de bien présidant ces assises de la charité.

Ses qualités le firent choisir pour remplir la charge importante de président du conseil Particulier de Québec.

Un nouveau champ d'action s'ouvrait à son zèle; toutes les conférences de la ville attendaient de lui l'encouragement qui soutient, l'avis dévoué qui ranime, les reproches qui rendent la ferveur première. Cet emploi exige un tact parfait, un dévouement que rien ne lasse : ces qualités furent celles de M. Thibaudeau. Le soir, après sa journée de travail, il consacrait à Dieu et aux pauvres cette parole simple mais ardente, il laissait parler son cœur, et à tour de rôle toutes les Conférences de Québec ont été édifiées par cet homme du monde transformé par la charité en avocat des pauvres. Il était un vrai disciple de St Vincent de Paul, comprenait la charité dans son acception la plus large, s'intéressant à tout, sans souci de la routine, pourvu que le bien en résultât. Lorsqu'il s'est agi d'organiser un Congrès pour fêter le cinquantième anniversaire des conférences au Canada, il fut un des plus ardents propagateurs de cette idée, il eut en cela grand mérite, car au début l'enthousiasme n'était pas général. Ce Congrès réussit au delà de toute espérance : il encouragea dans ses visites de Conférence et dans les Conseils, les résolutions prises à la suite de cette assemblée.

Son nom restera attaché à une des œuvres les plus importantes créées par les membres des Conférences de Québec : nous parlons du comité en faveur des Sourds-Muets. Nous avons raconté l'origine de cette œuvre dans les *Fleurs de la Charité* (année 1898-99 pages 136 et 153) C'est à M. J. B. Thibaudeau qu'en revient l'honneur. Depuis près de 12 ans il était le Président de ce comité, et grâce à son zèle cette œuvre a pu durant les dix premières années appliquer la somme de \$ 15.000 au soulagement des Sourds-Muets.

Nous n'oublierons jamais ce que les *Fleurs de la Charité* lui doivent. Dire ce qu'il a fait pour le Patronage serait difficile, car il nous faudrait parler de ceux qu'il a su associer à son affection envers nos enfants pauvres. Un mot suffira : il aimait le Patronage, et pour ceux qui connaissaient son cœur dévoué, c'est tout dire. Il parlait de notre œuvre, il en était fier, il en suivait les progrès, travaillait à les augmenter encore. Nos joies étaient les siennes, nos difficultés ne lui laissaient pas de repos. Souvent, le dimanche, il venait s'asseoir au milieu de nos

enfants, et dans cette chapelle qu'il aimait tant, il mettait son plaisir à prier avec les pauvres, il ne dédaignait pas de tirer son profit des instructions familières qui leur sont adressées.

Le jour des Rameaux, nous lui avions envoyé une palme bénite, en lui souhaitant qu'elle fût le gage des faveurs célestes : nous ne pensions pas que le symbole de la récompense fut si près de la réalité. Cependant, tout attristés d'un départ aussi brusque, nous nous consolons à la pensée du bien accompli par ce fervent disciple de la Charité, et il nous est doux de penser que déjà il jouit de la récompense promise aux bienfaiteurs des pauvres.

A. N.

L'AUBERGE SANGLANTE



C'était une de ces charrettes déguisées qu'on appelait des *pataches* et qui ont si longtemps disputé le pas aux glorieuses diligences. Le jour était tombé, la côte était rude, l'attelage soufflait et s'épuisait à tirer la machine dans un chemin gras. L'ombre qui s'étendait partout et le silence des roues invitaient à causer.

Le coupé n'était séparé de l'intérieur que par un dossier, et la conversation s'engagea d'un compartiment à l'autre, tandis que le conducteur essayait des notes douces sur une trompette toute bosselée

—Voilà le vrai moment de faire un petit somme, dit un monsieur de l'intérieur, assis à côté d'un paysan et tourné de profil vers le coupé, le coude appuyé sur le dossier.

— Nous n'aurions plus le temps, dit le paysan en très-mauvais français ; nous arrivons dans une heure à Limoges.

— Je ne vois jamais tomber la nuit en diligence, dit le voyageur du coupé, sans une certaine impression grandiose ; c'est plus fort que moi. Les chemins sont sûrs de nos jours, certainement ; mais on a beau faire, cela en impose.

—Monsieur, les chemins sont sûrs, c'est comme on veut le prendre. Car enfin, au moment où je vous parle, on voit encore tous les jours sur les journaux des choses . . . qui étonnent. Dernièrement encore, la diligence de Rouen à Pont-de-l'Arche, en Normandie, a été dévalisée à la tombée de la nuit.

—Eh bien, monsieur, dit le bourgeois du coupé, j'ai beaucoup voyagé et jamais je n'ai eu à me plaindre de qui que ce soit.

—Monsieur est dans le commerce, peut-être ?

—Oui, monsieur, je suis négociant.

—En ce cas, vous avez plus voyagé que moi ! Au reste le conducteur doit savoir ces choses-là mieux que personne. Il ne vous est jamais rien arrivé, conducteur ?

Le Conducteur.—Oh ! à présent c'est plutôt des mauvais sujets, est-ce pas, qui auront un coup dans la tête : ils s'en viendront trois, quatre, vous demander ce que vous avez, n'importe, pour lors ils ne vous attaqueront pas si vous ne vous défendez pas ; mais pour dire qu'il y a des voleurs comme v'la dans le temps, par exemple je n'ai jamais rien vu.

Le Monsieur de l'intérieur.—Cela me rappelle une petite aventure que j'ai eue dans le temps. Il est vrai que j'étais jeune ; mais il m'en est resté un terrible souvenir. Je ne veux pas ici me vanter, il est inutile de faire le brave, j'eus peur, très grande peur, et il y avait de quoi comme vous allez voir . . . Monsieur, on s'imagine que ces histoires d'assassinat dans les auberges et sur les grand'routes sont des contes faits à plaisir ; pas du tout ; nous avons malheureusement beaucoup de maisons dans ce genre. Je vous parle de quinze ans, j'étais un jeune homme, pour ainsi dire, une tête brûlée, ce qui s'appelle, sans souci, sans réflexion. J'allais de Saint-Flour à Tonneins, pour affaire. A cette époque, la diligence de Tonneins ne passait pas à Tonneins, ou plutôt l'entreprise n'existait pas. Il fallait prendre la traverse. On me propose une espèce de voiturin et, ma foi, va te promener, me voilà embarqué avec le voiturin ; j'étais dans la voiture, avec deux hommes, une dame intéressante, sa petite fille, et une personne plus mûre qui pouvait passer pour sa gouvernante. Les deux hommes nous quittèrent à Marmande. Je n'en fus pas fâché, car

ils n'avaient cessé de ronfler. Je demeurai seul avec la dame, sa petite fille et la gouvernante.... La dame était probablement une étrangère, une Anglaise plutôt ; elle était blonde et paraissait éprouver quelque difficulté à s'exprimer. . . Nous ne nous sommes peut-être pas dit en tout vingt paroles. . . Eh bien, monsieur, vous le croirez si vous voulez, mais c'était pour moi un charme de plus. Il me semble que je la vois d'ici. C'était une femme de vingt-six à trente ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie agréable mais souffrante, une femme qui paraissait avoir beaucoup souffert et qui avait jenesaisquoi qui m'attachait ; les yeux un peu battus, le regard languissant, mais très-doux ; enfin je ne sais quoi qui inspirait le respect et l'intérêt.

La nuit approchait, et tenez, c'était à peu près dans un moment comme celui-ci ; voila un orage qui se déclare, le voiturin stimule ses chevaux ; pour comble de malheur, cette maudite voiture se détraque. . . va te faire promener ! nous culbutons et nous voilà plantés en pleine obscurité au milieu du chemin. La dame s'évanouit, la gouvernante était tombée sur moi, je ne savais plus où j'avais la tête. Je perds patience et je dis quelques mots de vivacité au voiturin qui eut encore le flegme de nous dire qu'il ne pouvait arriver à la couchée. L'étrangère était toute tremblante, je la confie au voiturin, il m'indique à peu près une sorte d'habitation et je vais à la découverte. En effet, j'aperçois une lumière à quelque distance. J'offre mon bras à la dame, je la couvre comme je peux de mon carrick et je dis : A la garde de Dieu ; quels que soient les habitants, ils ne refuseront pas l'hospitalité à trois dames dans le malheur. Le bonheur voulut que cette maison fût une auberge ; je dis le bonheur, et vous verrez combien j'avais tort. Je frappe : pan ! pan ! qui est là ? personne ne répond ; je frappe de plus belle, l'incommodité de ces dames me donnait des forces. On nous ouvre, je conte notre histoire ; nous entrons dans une espèce de salle très-malpropre, enfumée, obscure, d'une mine assez suspecte. On n'y voyait pas à deux pas. Cela me parut déjà un peu louche et je commençai à ouvrir les yeux, et puis on respirait en entrant, je ne sais quelle odeur, une odeur infecte, je ne dirai pas de sang, mais de lait caillé et tourné à l'aigre, de résidus.

de cuisine, une odeur enfin qui ne prévenait pas en faveur du maître de la maison. Je demande du feu. C'était une vieille femme qui nous avait ouvert ; elle allume une lampe, elle souffle dans l'âtre. Je n'avais besoin de rien, mais néanmoins je commande un bouillon pour ces dames... Je continue l'examen des lieux, qu'il m'avait été impossible de faire plus à fond dans l'obscurité : c'était en apparence une cuisine ; vers le milieu, il y avait une table toute rougie comme par du sang que je voulus bien prendre pour du sang d'animaux, et le long de cette table je découvre une rangée de larges couteaux qui pouvaient encore passer pour des couteaux de cuisine ; mais je vous avouerai que, sans avoir précisément des soupçons, je n'étais pas entièrement sans arrière-pensée. Je ne communique rien de mes observations et je fais semblant de me sécher tranquillement devant le feu, car j'étais mouillé jusqu'à la chemise. La vieille allait et venait d'un air affairé ; elle appelle, la porte s'ouvre, et nous voyons paraître un grand gaillard à larges épaules, de gros favoris, un œil indéfinissable, une espèce d'air innocent, mais pas si simple qu'il voulait bien dire. Je ne pus me défendre d'un léger mouvement. L'hôtesse voulut faire entendre que c'était son fils, et cet individu, sans dire un mot, vint se chauffer près de nous. Vous dire que j'étais à mon aise, non, je n'y étais pas, et cependant sans savoir pourquoi ! Cet homme affecta de ne pas me regarder, mais vingt fois je le surpris lançant à la dame en question des regards dont je n'oublierai jamais l'expression. J'essayai par des signes, par des demi-mots, de faire comprendre mon inquiétude à la pauvre rangère, ce fut inutile. Aurore, elle partageait sans doute de vagues soupçons, car je la vis constamment aussi fixer sur cet homme un regard qui aurait attendri un rocher. Pour me donner une contenance, je demande des nouvelles du voiturin : on me répond assez brusquement qu'il est à l'écurie, et la vieille vient me demander si nous n'avons besoin de rien. Je crus voir jusque dans ces simples paroles une intention ironique et il y avait de quoi m'enlever tout appétit, si j'eusse été assez imprudent pour en conserver. L'Anglaise prit son bouillon avec une fermeté au-dessus de son sexe, et demanda, en jetant un regard sur le fils de la maison, qu'on la conduisit à sa chambre : en même temps, je vis cet homme

échanger un coup d'œil avec sa prétendue mère, et lui dire avec un son de voix que j'entends encore : *Soignez monsieur, je soignerai madame*. Je fis un mouvement pour l'accompagner, elle me fit signe de rester avec un sourire vraiment angélique. Je pensai du moins qu'elle ne consentirait pas à se séparer de sa gouvernante ; mais la pauvre femme, toute résignée et, pour ainsi dire, détachée de la terre, la quitta en lui disant un mot étranger que je n'ai jamais oublié, quoique je ne sache pas cette langue. Chère dame, je la vois encore ! elle disparut suivie de cet homme, qui tenait une chandelle, comme si elle marchait au supplice. . . . quant à moi, ce fut la vieille qui me conduisit. Nous montons, elle me souhaite le bonsoir, tout cela d'un air bien extraordinaire, et elle ferme ma porte à trois tours. Jugez de ma surprise, ma chambre était contiguë à celle de ma compagne de voyage. Mon premier soin fut de tout examiner ; tout était à peu près en ordre. Je m'aperçus seulement que les tringles du lit n'étaient pas solides, et que la cloison de l'alcôve, fermée de planches peu épaisses, laissait entendre tout ce qui se passait dans l'alcôve voisine. Je ne me couchai pas, comme vous pensez ; je ne voulus pas même me déshabiller ; je dois dire sans fanfaronade que le cœur me battait ferme ; j'attends à tout événement. Dix heures sonnent, onze heures sonnent, rien ; un peu avant minuit j'entends un léger bruit de clé. Je n'étais pas tranquille, comme je disais, et cependant ce léger bruit m'enleva la respiration ; j'étais ébloui, je crus que j'allais m'évanouir, si bien que je n'emappelle plus ce que j'entendis que comme un rêve. Il me sembla entendre un pas dans la chambre voisine, puis une voix qui se plaignait tout bas, puis comme un bruit de fer qu'on aiguise. . . . puis enfin, j'entendis distinctement un cri étouffé. Ah ! je tombai à genoux. Je vous assure que dans ces moments-là, un homme, quel qu'il soit, se sent porté vers la religion. . . . Tout à coup, j'entends un nouveau cri. . . . je perds la tête. Si je crie, pensai-je comme un éclair, je partage le sort de la victime. Le désespoir me donne des forces, j'ouvre doucement la fenêtre, je noue mes draps l'un à l'autre, je descends sur un tas de fumier, abandonnant mes effets et me voilà tout moulu, tout trempé, au milieu de la nuit dans la campagne, mais remerciant le ciel de

l'avoir échappé aussi belle... J'arrivai à Tonneins vers le milieu de la journée. Je donnai mes instructions à l'autorité, et je repartis le même jour, tant j'étais frappé de cet horrible événement.....

—Et vous n'en savez pas plus long, dit le conducteur.

—Mon Dieu non, et je le regrette. Je ne sais que le nom de cette malheureuse dame qui était brodé sur son *ridicule*, elle s'appelait Eugénie.

Le négociant.—Eugénie !

Le monsieur de l'intérieur.—Oui, monsieur.

Le négociant.—Un ridicule vert ?

Le monsieur de l'intérieur.—Je crois que oui ; oui, ma foi, vert.

Le négociant.—En 1823 ?

Le monsieur de l'intérieur.—Précisément, en 1823 ; l'année de la guerre d'Espagne.

Le négociant.—Tiens, c'est ma femme ; elle ne m'a jamais parlé de ça.

Le monsieur de l'intérieur.—Elle vit toujours ?

Le négociant.—Mais oui, monsieur !

Le conducteur.—Tiens ! comment donc que ça se joue ?

Le monsieur de l'intérieur.—Il faut croire que....

Le conducteur.—Il faut croire qu'il n'y a pas eu....

Le négociant.—Sans doute.....

Les trois interlocuteurs deviennent pensifs. Long silence. Le conducteur se met à siffler.

EDOUARD OURLIAC.

Bulletin Bibliographique

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur signalant quelques ouvrages édités par la maison TEQUI. Ces livres se recommandent par le fond et la forme, ils trouveront leur place dans toutes les bibliothèques vraiment sérieuses.

L'ECHARISTIE (extrait de Bossuet), par le R. P. Libercier. 1 vol. in-24 allongé (x-214 pages). Prix : 1 franc ; franco par la poste : 1 fr 25. (Librairie Doumol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Ce gracieux petit volume est extrait des Méditations sur l'Évangile de Bossuet. Il contient en 200 et quelques pages tout ce que

le grand évêque a écrit de plus substantiel, de plus éloquent et de plus sublime sur l'adorable sacrement de nos autels. Très versé dans la question des rééditions exactes et pratiques, le R. P. Libercier qui, nous le savons, prépare une édition des Méditations sur l'Évangile, a eu la bonne idée de faire ajouter par l'éditeur, à la fin du volume, l'ordinaire de la messe, les vêpres et un recueil de prières usuelles, ce qui permettra aux personnes pieuses d'en faire leur *vade-mecum*, et le rendra d'un usage fréquent et pratique. Nous sommes persuadé que ce petit volume, comme tous ceux faisant partie de cette collection "d'éducation et de piété", une fois connu, sera apprécié comme il le mérite.

A L'ÉCOLE DE JÉSUS (F. de Lamennais), nouvelle édition, par le R. P. Libercier. 1 vol. in-24 allongé (xii-264 pages), suivi de la messe, des vêpres et d'un choix de prières. Prix : 1 franc ; *franco* par la poste : 1 fr. 25. (Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Sous ce titre, nous publions une nouvelle édition du "Guide du premier âge", de Lamennais, qui, tout d'abord, obtint tant de succès, et, plus tard, n'a pas cessé d'être lu avec fruit, malgré la défaveur jetée sur ses œuvres par la fin lamentable de ce génie dévoyé. "C'est un délicieux petit livre, dit le R. P. Libercier dans la préface, sous forme de dialogue entre le Maître et le disciple, reflétant la bonté, l'amour, la tendresse sans mesure de N. S. Jésus-Christ et, chez l'enfant, une candeur, une humilité, un désir sincère de la perfection, qui ne peuvent manquer de recevoir leur récompense. Il convient à tous les âges, surtout à la jeunesse pour laquelle il a été écrit."

Sauf le titre modifié, et les trop nombreuses références au bas des pages supprimées, la nouvelle édition est de tout point conforme aux anciennes. Puisse-t-elle continuer le bien déjà fait et devenir un nouveau moyen de défense aux vertus du jeune âge menacé par tant de côtés à la fois.

LA PIÉTÉ ÉCLAIRÉE PAR LA FOI, ou exposition de la doctrine chrétienne, par le R. P. Pierre Cotel, de la Compagnie de Jésus, nouvelle édition. Paris, Librairie Douniol, 29, rue de Tournon. Prix : 3 francs ; *franco* 3 fr. 45.

Nous lisons dans *l'Univers* : C'est un catéchisme étendu, d'une forme particulière, que nous donne sous ce titre le R. P. Pierre Cotel. Il faut toujours revenir au catéchisme. Que de fois on se dit, après avoir entendu certaines paroles même de lettrés : Ah !

s'ils savaient leur catéchisme ! M. Louis Veillot ne souhaitait-il pas un jour à des journalistes une grammaire et un catéchisme ?

Le R. P. Cotel débute par des leçons préliminaires sur le catéchisme, sur la religion en général, sur l'Écriture sainte et la tradition, sur les devoirs du chrétien et enfin sur le symbole de la foi. Cela fait, il donne, dans une première partie l'explication du symbole de la foi. La deuxième partie est consacrée à la grâce, aux sacrements et à la prière ; la troisième partie à la morale évangélique. Dans un appendice, à la troisième partie, sont étudiées diverses questions spéciales comme celle par exemple du discernement des esprits.

Expliquant pourquoi il a cru devoir ajouter à tant de catéchismes une exposition de la doctrine chrétienne, le pieux et savant auteur dit notamment qu'il " a voulu présenter tout l'enseignement chrétien, spécialement aux personnes religieuses de l'un et de l'autre sexe qui n'ont pas les secours de la théologie, et par là leur donner le moyen d'asseoir leur piété sur les bases d'une foi bien éclairée." En même temps, il s'est efforcé " de satisfaire autant que possible cette même piété dans l'exposition des vérités saintes ; c'est pour cela que sans vouloir tout dire dans de si vastes matières, quoique sans omettre rien d'important, il aime à insister davantage sur les points les plus capables de toucher le cœur". Que ses lecteurs " puissent y puiser un accroissement de foi d'espérance et de charité !"

Nous ne doutons pas que ce pieux désir ne soit exaucé, car déjà une nouvelle édition a été nécessaire.

L'AUMÔNE, par saint Cyprien. Un volume in 32 de 135 pages.
Prix : 1 fr. (Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.)

Il n'y a peut-être pas dans la théologie catholique de question plus délicate que celle de l'aumône. Elle constitue le trait d'union nécessaire entre la justice et la charité, deux vertus indispensables au chrétien digne de ce nom, et sur lesquelles, il faut bien le dire, le socialisme contemporain a jeté le venin de ses théories subversives. Le grand Docteur étudie donc l'aumône et dans l'ancien et dans le nouveau Testament, c'est-à-dire à la lumière même du Saint-Esprit. Ainsi envisagée, comme elle grandit à nos yeux, puisque c'est Dieu lui-même que nous assistons dans les membres souffrants de cette humanité qu'il a revêtue pour la sauver. L'aumône rachète les péchés et appelle

la miséricorde de Dieu. La doctrine de saint Cyprien fait autorité dans la matière, et c'est à lui qu'il faut toujours en revenir pour garder la mesure, pour éviter l'envie, conserver la paix avec soi-même et avec le prochain. L'aumône spirituelle doit être ajoutée à l'aumône corporelle, l'une achevant de compléter les effets de l'autre et de rapprocher du père commun tous ses enfants aimés d'un même amour, quoique de condition inégale ici bas, et destinés à le posséder un jour. Il fait bon se rafraîchir l'esprit et le cœur à la source si limpide de ces enseignements, essence même du christianisme, quand les plus élémentaires notions de la charité chrétienne sont mises en cause par l'esprit de mensonge et d'erreur.

R. P. HAMON. — *Pourquoi je me suis fait congréganiste ? — Confession et communion. — Réponses à quelques difficultés des catholiques.* In-12 de 237 pages. Prix : 2 francs. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.

Si un séculier, disait saint Alphonse de Liguori, me demande ce qu'il doit faire pour se sauver, je ne sais rien lui conseiller de plus utile et de plus sûr que d'aller à la Congrégation de la Ste Vierge. La Congrégation est un refuge et fournit à l'homme les meilleurs moyens de s'assurer le salut éternel. Cette parole était la voix de l'expérience. Jeune homme, il avait abrité son innocence sous le manteau de Marie, prêtre, il avait exercé l'apostolat le plus fécond parmi le peuple napolitain en le réunissant, le soir, au pied des autels.

Mais qu'il en coûte de s'enrôler sous une bannière où l'on ne combat trop souvent d'autre ennemi que soi-même ! Que l'amour propre est habile à grossir les dangers de la lutte ! Le R. P. Hamon examine donc en détail et réduit à néant les raisons que nous objectons de n'être pas congréganiste dès lors qu'il faut être chrétien, remplir les engagements de son baptême et gagner le ciel. Il poursuit l'orgueilleuse raison jusque dans ses derniers retranchements. La pratique d'un long ministère lui a découvert toutes les ruses de l'ennemi qu'il combat. Sa doctrine est sûre et exposée avec autant de théologie que de bon sens. Il a sur la confession et la communion des pages d'une saveur toute particulière. Elles terminent son livre comme le digne couronnement de l'édifice, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou le zèle de l'auteur ou sa profonde connaissance des besoins de son temps.

Saint Liguori, à l'esprit si juste et si modéré, ne désavouerait pas les enseignements de son disciple. Puissent-ils exercer

la même influence que ceux du saint docteur et évêque de Sainte-Agathe ! L'opuscule du P. Hamon vient à son heure, et nous lui souhaitons volontiers tout le succès qu'il mérite. Il sera bientôt dans les mains de tous les congréganistes et le *vade-mecum* de ceux qui aspirent à l'honneur de le devenir.

MGR LE MONNIER.

Notre Clocher

- ° Il n'a pas de cloche, et déjà il fait du bruit. La correspondance qu'il a suscitée devient volumineuse : on a dit de ce clocher des choses délicates, enjouées, et la poésie elle-même est venue jeter sa note aérienne dans ce concert.

Comme au moral, j'ai pu clocher,
Je veux réparer ce désastre
En y allant, pour le clocher,
Du petit montant de ma piastre.

Vité augmenterait le montant !
Tôt vous auriez clocher et cloche,
Si décidait d'en faire autant
Chacun qui par certain point cloche.

J. C. C.

Décidément la poésie a du bon, surtout quand elle n'a pas d'autre prétention que d'avoir de l'esprit et d'être charitable. L'exemple de notre spirituel correspondant trouvera des imitateurs : du reste la chose est facile.— Trouvez une piastre, cherchez ensuite une rime, même si c'est *désastre*, et envoyez.

Nos Défunts

On recommande aux prières : M. Jean Gobeil, décédé le 7 mars à St Jean, I. O.— M. F. Moréney.— Mme de Sales Laterrière.— Melle E. Drolet.

Nous recommandons d'une façon toute particulière Monsieur Jos. Gauvin pieusement décédé à Québec le samedi 7 Avril. Il a toujours été un ami dévoué pour notre œuvre, et un bienfaiteur généreux de nos enfants.

Correspondance

Recommandations de Prières

Une demoiselle se recommande aux prières des enfants pour réussir dans un examen de sténographie. Promesse d'une offrande aux pauvres du Patronage.—Voulez-vous avoir la bonté de faire commencer dimanche une neuvaine en l'honneur de L'Enfant Jésus de Prague, par vos petits enfants. Si j'obtiens la faveur que je sollicite je promets la somme de \$1.00 par mois pour vos petits pauvres, et toutes mes aumônes pendant ma vie.— Une abonnée vous supplie de faire prier vos enfants du Patronage pour obtenir de Notre-Dame des Douleurs, la conversion d'un jeune homme qui perd la foi, et qui est sans énergie pour revenir à Dieu. Je promets cinq piastres pour habiller un enfant de la 1ère communion, si j'obtiens cette grâce. Une mère désolée.— Veuillez faire prier vos enfants pour la réussite d'une affaire temporelle. Si cette affaire réussit, je vous donnerai \$1.00 pour eux en l'honneur de St Antoine. Une abonnée. Lévis.— Voulez-vous, s'il vous plait, faire prier vos enfants pour deux grâces que je désire vivement. Si je les obtiens, je donnerai le reste du costume de 1ère Communion.—Remerciement à St Antoine pour grâce obtenue 0 25 cts.—Saint Antoine de Padoue, un père se met sous votre protection pour obtenir une position pour pouvoir élever sa famille avec une promesse pour vos pauvres.—Neuvaine à St Antoine pour retirer de l'argent dû : je promets \$5 00.—Neuvaine à St Joseph pour grâce particulière Mme F. H. G.— Une famille amie du Patronage et qui a toujours contribué à ses œuvres selon ses moyens se trouve dans une grande gêne passagère. Nous nous recommandons aux prières de vos chers enfants avec promesse de \$3.00 et publication dans les F. de la Charité. Une Mère de famille.— Voulez-vous avoir la bonté de commencer une neuvaine, avec vos bons petits enfants, pour une faveur que je sollicite. Si j'obtiens ce que je demande, je vous promets une aumône. J. C. Une neuvaine en l'honneur de St Antoine de Padoue pour la guérison de plusieurs maladies. Si je suis exaucée, je promets une petite aumône pour vos enfants. Une abonnée.— Voulez-vous avoir la bonté de faire prier vos chers petits enfants pour six de mes élèves qui se préparent pour leur première communion cette année? Je recommande aussi à leurs prières plusieurs intentions particulières surtout de passer un bon examen. S'ils m'obtiennent ces grâces tant désirées, je promets de donner en retour une piastre pour l'œuvre du Patronage durant les prochaines vacances.—Si j'obtiens la grâce que je demande je donnerai \$5.00 pour habiller un de vos enfants et de plus je continuerai à donner 25 cts par mois pendant un an. Faites prier vos enfants à cette intention. Un bienfaiteur du Patronage.—Voulez-vous être assez bon de faire une neuvaine avec vos enfants en l'honneur de St Joseph et de la Passion de Notre Seigneur pour la conversion d'un ivrogne qui fait le désespoir de sa famille, —Serez-vous assez bon de commencer immédiatement une neuvaine à St Antoine et à St Joseph avec vos petits enfants, pour le succès d'une affaire importante. Si j'obtiens la place que je désire je vous adresserai \$5.00 pour le pain des pauvres. R. C.—Faites prier vos enfants pour que je trouve une place, recevez déjà \$1.00.

Reconnaissance

Ci-inclus \$2.00 pour vos enfants du Patronage. Une neuvaine de ces ohers enfants en l'honneur de St Antoine, pour obtenir une grande grâce, me paiera amplement du léger sacrifice que je fais aujourd'hui pour eux. — 5.00, action de grâces pour une guérison obtenue par les prières de vos enfants. — Ci-inclus vous recevrez cinquante centins, pour plusieurs faveurs obtenues après promesse à St Antoine. Je recommande aux prières de vos petits enfants deux grâces spéciales. Je promets trois piastres pour votre œuvre si j'obtiens ce que je demande, et une offrande d'une piastre pour les âmes du Purgatoire, pour le succès de ma classe. Une abonnée. — Recevez \$ 5 00 en action de grâce pour une faveur obtenue, il y a peu de jours, par l'intercession de St Antoine pour le pain de vos petits enfants pauvres. Veuillez, s'il vous plait prier vous-même et faire prier vos élèves, pour deux faveurs que je sollicite de la Bonne Vierge et du bon St Antoine. Une que je désire obtenir d'ici au mois de juillet, et l'autre dans un an à pareille date. Si j'obtiens dans le temps, je promets \$1.00 pour la première, et \$ 5 00 pour la seconde, aussitôt exaucée. M. L.— Veuillez accepter 50 cts. Reconnaissance à St Antoine de Padoue pour grâce obtenue par son intercession. Et veuillez faire prier vos petits enfants pour moi. Si je suis exaucé, je vous enverrai d'autres aumônes. — Sous ce pli vous trouverez \$1.00 pour vos petits enfants pauvres. Je demande une situation pour l'un de mes fils. A.R.— \$10.00 pour les enfants de la première communion pour aider à les habiller. Une paroissienne de St Roch.— Ci-inclus une piastre pour l'Œuvre du Patronage. Voulez-vous avoir la bonté de faire faire par vos enfants, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et de St Joseph, l'avocat des causes désespérées, une neuvaine pour le succès d'une affaire très importante, qui, humainement parlant, est aujourd'hui considérée comme sans issue, si ce n'est un dénouement ruineux. Si j'obtiens cette grande faveur, ce qui serait presque un miracle, je me ferai un devoir de la proclamer dans votre revue, et de donner au moins \$ 10,00 pour vos pauvres. J.C.— Reconnaissance à St Antoine pour faveur obtenue. Mme L.N.P. Recevez la somme d'une piastre que j'ai promise pour l'œuvre du pain à Saint Antoine de Padoue, et avec promesse de faire inscrire dans les Fleurs de la Charité pour une grâce obtenue par son intercession. Mme N. M. — Vous trouverez sous ce pli une piastre pour le pain de St Antoine pour les pauvres. C'est pour ma guérison accomplie après la promesse de donner une piastre pour les pauvres. L. R. B.
